

Équilibre général et synthèse post-classique General Equilibrium and the Post-Classical Synthesis

Christian Bidard

Volume 68, Number 4, décembre 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/602088ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/602088ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bidard, C. (1992). Équilibre général et synthèse post-classique. *L'Actualité économique*, 68(4), 632–646. <https://doi.org/10.7202/602088ar>

Article abstract

Is the neo-Ricardian conception of prices, as formalized and studied by Sraffa, an alternative to the marginalist theory? The "post-classical program" presumes a positive answer: the Sraffian construction then appears as a prelude to a critique of economic theory, which might be complemented by a theory of activity levels inspired by the Keynesian effective demand. It is claimed that Sraffa's arguments on the rupture with the marginalist theory are not convincing: economic rationality and fidelity to the classical conception both require that production prices be associated with constant returns and, more specifically, with a steady growth path; Sraffa's arguments on the capital theory (the reswitching phenomenon) and on the marginalist "one-way avenue from factors to consumption goods" do not apply to the general equilibrium theory. This modern version of the old marginalist discourse explicitly recognizes that intertemporal equilibrium prices coincide with production prices under the above assumptions.

Beyond the apparent complementarities between the two approaches, this analysis leaves little hope for a strong connection between the Sraffian theory of prices and the theory of effective demand. A linkage between the classical and the Keynesian constructions could only be made at another level, perhaps in those parts of the classical literature not formalized by Sraffa.

ÉQUILIBRE GÉNÉRAL ET SYNTHÈSE POST-CLASSIQUE*

Christian BIDARD
GDR «Dynamique et Production»
Université de Paris

RÉSUMÉ — La conception néo-ricardienne des prix, telle que formalisée et étudiée par Sraffa, constitue-t-elle une alternative à la théorie marginaliste? C'est ce que présume le «programme post-classique»: la construction sraffienne y apparaît comme un prélude à une critique de la théorie économique, qui est à compléter par une théorie des niveaux d'activité susceptible de s'inspirer de la demande effective keynésienne. La thèse de la rupture ne nous paraît pas convaincante: tant l'hypothèse de comportement rationnel que la fidélité à la conception classique conduisent à associer les prix de production à la constance des rendements et, plus précisément, à un sentier de croissance régulière; les arguments de Sraffa sur la théorie du capital (phénomène de retour des techniques) et sur la conception marginaliste de la production comme «voie à sens unique des facteurs aux biens de consommation» n'atteignent pas la théorie de l'équilibre général. Cette vision moderne du vieux discours marginaliste reconnaît d'ailleurs explicitement que les prix d'équilibre intertemporel se réduisent à des prix de production sous les hypothèses ci-dessus mentionnées.

Au-delà des complémentarités apparentes entre les deux discours, cette analyse laisse peu d'espoir à l'établissement d'un lien étroit entre la théorie sraffienne des prix et celle de la demande effective. Si connexion il doit y avoir entre les constructions classique et keynésienne, elle est à chercher en d'autres lieux, comme dans les parties du discours classique qui échappent à la formalisation de Sraffa.

ABSTRACT — *General Equilibrium and the Post-Classical Synthesis*. Is the neo-Ricardian conception of prices, as formalized and studied by Sraffa, an alternative to the marginalist theory? The «post-classical program» presumes a positive answer: the Sraffian construction then appears as a prelude to a critique of economic theory, which might be complemented by a theory of activity levels inspired by the Keynesian effective demand. It is claimed that Sraffa's arguments on the rupture with the marginalist theory are not convincing: economic rationality and fidelity to the classical conception both require that production prices be associated with constant returns and, more specifically, with a steady growth path; Sraffa's arguments on the capital theory (the reswitching phenomenon) and on the marginalist «one-way

* Ce texte est issu d'un exposé fait lors d'un séminaire organisé en novembre 1989 à l'Université de Bordeaux I par mes collègues Marc Lavoie et Frédéric Poulon, que je tiens d'autant plus à remercier qu'ils ne partagent pas nécessairement mes vues. La thèse ici défendue sur l'interprétation de la théorie de Sraffa est plus longuement développée et argumentée dans un ouvrage récemment paru (Bidard, 1991, notamment partie III).

avenue from factors to consumption goods» do not apply to the general equilibrium theory. This modern version of the old marginalist discourse explicitly recognizes that intertemporal equilibrium prices coincide with production prices under the above assumptions.

Beyond the apparent complementarities between the two approaches, this analysis leaves little hope for a strong connection between the Sraffian theory of prices and the theory of effective demand. A linkage between the classical and the Keynesian constructions could only be made at another level, perhaps in those parts of the classical literature not formalized by Sraffa.

INTRODUCTION

Le projet de synthèse post-classique entre les théories néo-ricardienne et post-keynésienne ne se comprend qu'en explicitant les rapports théoriques, mais aussi de force, entre les trois constructions représentées par les écoles classique, keynésienne et néo-classique. Le champ de l'économie politique est suffisamment vaste pour que chacune de ces écoles abrite plusieurs courants, dont la proximité des références engendre des conflits qui demeurent notoirement plus aigus à l'intérieur des familles, même si leur raison d'être paraît, de l'extérieur, futile. Aussi le repérage des principaux participants est-il utile à la précision du débat :

Sraffa

Sraffa (1960) est choisi comme représentant de la théorie classique. Cet héritier spirituel, quoique tardif, de Ricardo, met en place un appareil analytique qui justifie et développe nombre de propositions ricardiennes. En outre, son œuvre vise explicitement à constituer le «prélude à une critique de la théorie économique» par quoi il faut entendre «théorie marginaliste» et est à ce titre la source majeure du courant critique néo-ricardien qui s'est développé à Cambridge (G.B.) et bien acclimaté en Italie où il reste vivace. Ailleurs cette critique est principalement identifiée aux succès médiatiques des controverses sur la théorie du capital qui datent des années soixante et du début des années soixante-dix et, en l'absence de second souffle, s'est à peu près étiolée. La perspective d'une synthèse post-classique est un enjeu vital pour le courant néo-ricardien, en lui permettant de passer d'une approche principalement critique à une véritable reconstruction.

L'ouvrage de Sraffa présente les défauts d'une de ses qualités, la concision. Il faut le lire crayon en main à plusieurs reprises en soulignant les passages qui justifient le sous-titre pour, lorsque les vingt lignes pertinentes ont été repérées, concevoir tout l'humour du prélude : c'est au tour du lecteur de jouer. Le second problème majeur est que la visée de l'ouvrage est limitée à une théorie des prix et de la répartition, incontestablement située dans la lignée de Ricardo ou de Marx (celui du livre III du *Capital*), mais qui ne restitue qu'une partie de l'ensemble de la théorie classique, laissant notamment de côté la détermination des niveaux d'activité à court et long terme (emploi, crises, accumulation...). Toutefois, parce que cette construction des prix se veut distincte de la théorie marginaliste à la fois dans son expression et, ce qui est le signe d'une rupture radicale, dans ses hypothèses (aucune condition sur les rendements d'échelle ni les taux de substitution,

aucune référence à la demande), il y a sur la question spécifique des prix plus qu'une proposition de théorie alternative.

Keynes

Keynes est notre second personnage, plus complexe que le précédent. Si l'essentiel de l'œuvre, notamment la *Théorie générale* (1936), est également critique à l'égard de la théorie marginaliste, son aspect touffu et une évolution non exempte de contradictions ou inachevée en autorisent les lectures multiples. Abusivement nous (n') en citons (que) quatre, deux d'inspiration néo-classique et deux d'inspiration «keynésienne» (!):

- le courant de la synthèse des théories marginaliste et keynésienne que l'on fait débiter à l'interprétation IS-LM (Hicks, Samuelson,...);
- la théorie moderne du déséquilibre (en France: Bénassy, Malinvaud,...);
- la lecture fondamentaliste à la Shackle;
- la lecture «post-classique» qui vise au rapprochement des théories post-keynésienne et classique. Le thème général de la discussion nous conduit à privilégier ce courant, à développer certains arguments qui nous paraissent ici pertinents et à négliger d'autres aspects: c'est dire que nous n'entendons pas restituer ici une vue d'ensemble de la pensée keynésienne mais que cet appauvrissement ne devrait pas affecter de façon essentielle l'issue du débat.

Théorie marginaliste

La théorie marginaliste, que nous qualifions indifféremment de néo-classique, est un système constitué très ambitieux qui rend potentiellement compte de la totalité des phénomènes reconnus comme économiques, voire de tous les phénomènes sociaux dans les versions récentes de l'économie de la famille, de la discrimination, du crime, etc..., sur la base d'un petit nombre de principes invariants dont le premier est celui de la rationalité de l'*homo oeconomicus*. Sa force est de parvenir à élaborer un discours cohérent: la reconnaissance explicite de l'absence de contradiction interne du discours marginaliste élaboré nous oppose à la plupart des théoriciens néo-ricardiens. L'accusation contraire semble résulter d'une confusion entre les divers aspects de cet objet protéiforme et évolutif qu'est «la» théorie néo-classique, dont nous retenons encore quatre variantes:

- a) Construction de l'équilibre partiel, construction autrichienne et autres versions antiques;
- b) Théorie de l'équilibre général;
- c) Croyance en la convergence spontanée vers l'équilibre;
- d) Théorie des équilibres non walrasiens.

Par théorie néo-classique, nous entendons essentiellement la variante (b) qui dépasse à l'évidence la variante (a) et est la base des interrogations examinées sous les chefs (c) et (d).

1. POUVOIRS

Il est convenu que la théorie économique est une discipline dont l'évolution s'explique par les progrès réalisés dans la compréhension des mécanismes économiques, dans la maîtrise d'outils anciens ou dans l'élaboration de plus performants, et qu'enfin les faits économiques viennent stimuler : la dépression durable qui a suivi le krach boursier de 1929 a secoué la confiance accordée à la théorie marginaliste et facilité l'émergence de la théorie keynésienne (*a contrario*, celle des années 70 a engendré une crise dans la pensée économique qui ne semble pas avoir produit semblable révolution; mais le siècle a déjà son penseur). Une telle convention est plus qu'utile à la vie en Cité tant qu'elle ne vaut que pour les contemporains. Au contraire, les historiens qui rendent compte de la théorie ricardienne la placent à juste titre au milieu de la lutte des classes, en l'occurrence entre propriétaires fonciers et entrepreneurs capitalistes, pour la domination économique et politique. Sans doute un déterminisme aussi simple ne passera pas dans les explications que le XXI^e siècle consacra à la compréhension de la spéculation intellectuelle de notre temps, mais la lutte pour le pouvoir intellectuel et pour la reconnaissance de la légitimité du discours y auront leur place. La crise sus-mentionnée de la pensée a d'abord atteint le consensus de la synthèse entre néo-classiques et keynésiens qui laissait aux premiers l'explication des marchés et aux seconds la responsabilité du réglage fin des équilibres macroéconomiques. Du coup les deux écoles se sont radicalisées, ou du moins ont été sensibles aux voix qui s'élevaient dans l'un et l'autre camp pour appeler au retour à leur véritable identité : d'où l'influence du monétarisme et de la thèse des anticipations rationnelles chez les premiers qui, dans des pays aussi importants économiquement et intellectuellement que la Grande-Bretagne et les États-Unis, sont restés très écoutés du pouvoir politique, tandis que les keynésiens devaient se consoler de leur perte d'influence par la redécouverte de leurs origines révolutionnaires ou du moins radicales.

Outre les raisons idéologiques qui jouent au premier chef, le sort différent réservé à ces deux théories tient à leur ampleur respective : la théorie néo-classique couvre à la fois une théorie de la valeur et de l'activité économique tandis que la théorie keynésienne n'a pas de conception spécifique des prix relatifs et est contrainte de faire place ici à la construction marginaliste : c'est ce que nous lisons dans le chapitre II de la *Théorie générale*, et l'importance de cette concession a sans doute été sous-estimée par Keynes. Il suffit dès lors à la théorie néo-classique d'actualiser ses positions anciennes sur l'efficacité du marché et la non-intervention de l'État (c'est ici que monétaristes et tenants des anticipations rationnelles jouent un rôle crucial) pour se débarrasser à la première occasion favorable de l'encombrant partenaire et réclamer pour elle-même la totalité du savoir économique vrai.

Les keynésiens une fois dans l'eau ont, pour leur part, découvert l'inconfort et la fraîcheur de cette position. D'un point de vue tactique, l'essai de synthèse «post-classique» peut s'interpréter comme la tentative de constitution d'un front couvrant l'ensemble du discours économique et tout d'abord les théories de la valeur et des niveaux d'activité, c'est-à-dire possédant cette ampleur qui constitue la force première de la théorie marginaliste.

La constitution d'une « grande théorie » est-elle un progrès épistémologique ? Pour ce qu'ils valent, les critères esthétiques et l'exemple des sciences exactes feraient pencher pour une réponse affirmative. Il est à noter inversement que Sraffa se réjouit de construire une théorie des prix indépendante de celle des niveaux d'activité et plus généralement que les classiques laissaient consciemment place à des facteurs institutionnels et politiques dans leur explication du niveau « historiquement et socialement déterminé » du salaire. En fait, le cœur de la théorie classique, comme l'interprète un auteur tel que Garegnani, se réduit à un tout petit nombre de relations, du type antagonisme entre salaire et profit. Il est certain que les tentatives d'intégration, dès qu'elles seront effectives et dépasseront la juxtaposition de deux discours, auront pour effet de restreindre les degrés de liberté : pour prendre l'exemple de la répartition, celle-ci devient déterminée par la relation de Cambridge lorsque les théories de la valeur et de l'accumulation sont unifiées.

Un lieu de rapprochement plausible entre les théories classique et keynésienne concerne la place des facteurs historiques et le rôle des institutions, que la théorie néo-classique mésestime largement dans sa conception de l'évolution économique. L'école de la régulation est susceptible de procurer cet abri commun et constitue aujourd'hui l'un des pôles dynamiques de discussion. Mais le ciment de l'analyse économique proprement dite nous paraît seul assez fort pour sceller une synthèse : si les prémisses classiques et keynésiennes sont compatibles, leur développement fournira la partie centrale d'une théorie unifiée où la place des institutions sera mieux spécifiée ; si elles sont contradictoires, les communautés de vue sur les facteurs réputés extra-économiques ne permettront pas de réaliser des progrès sensibles. C'est pourquoi nous nous limiterons ici au domaine couvert le plus traditionnellement par l'analyse économique.

Avant d'entamer une réflexion sur les conditions d'un rapprochement analytique des théories keynésienne et classique, il est juste de rappeler les réserves immédiates qui peuvent être adressées à ce projet au nom d'une lecture certes littérale, mais totalement dépourvue d'ambiguïté, de la *Théorie générale* : l'opinion désastreuse de Keynes sur la théorie classique, terme sous lequel il englobe indistinctement classiques et néo-classiques, et sur Ricardo en particulier, est notoire. Les sentences sur « Ricardo (qui) conquiert l'Angleterre aussi complètement que la Sainte Inquisition avait conquis l'Espagne » et sur « l'inaptitude remarquable de la doctrine classique à servir à la prédiction scientifique » (*Théorie générale*, chap. 3, section 3) se font l'écho de l'opinion de Ricardo sur les « excellents écrits de M. Say » dont « le chapitre *Des Débouchés* renferme surtout quelques principes très importants que cet écrivain distingué a, je crois, développés le premier » (*Principes*, préface). Sauf à y entendre un double lapsus, ces thèses tranchées apportent des arguments à ceux qui dénie tout contenu scientifique au projet post-classique en réduisant la dimension de cette entreprise à une alliance tactique sans lendemain.

Nous avons conscience que ces propos contreviennent à l'usage : la convention académique voudrait que la réflexion débutât par quelque considération épistémologique et non par référence à la « sociologie » de la discipline, entendue

comme l'examen d'une stratégie de distinction visant à la reconnaissance à l'intérieur de la Cité des économistes d'un groupe identifié en tant que force organisée. Mais ces points de vue sont complémentaires et non opposés et, si c'est naïveté d'ignorer le second, une faute serait de condamner les efforts de la «synthèse post-classique» sous prétexte que les économistes qui œuvrent en ce sens y seraient aussi poussés par des motifs moins désintéressés que l'énoncé de propositions falsifiables. C'est même parce que la théorie néo-classique tend à l'hégémonie qu'il est hautement souhaitable que ses opposants fassent preuve d'imagination, d'ambition — y compris dans ses aspects terre à terre — et d'audace dans la constitution de coalitions nouvelles ou surprenantes: les œuvres de Ricardo et de Keynes n'appartiennent qu'aux générations successives qui les relisent, les interrogent et en scrutent la logique. En ce sens, les opinions des auteurs même sur leur propre lieu théorique ne valent qu'à titre d'information éclairée et, tant qu'elles n'ont pas été réappropriées ou rejetées par la lecture qu'en donne la génération présente, ne constituent qu'une pièce du corpus bibliographique — au même titre que la liste des femmes aimées qui figure dans le dossier biographique recèle ses indices. — Ceci fait de l'histoire de la pensée économique une discipline risquée, vivante et non fossile.

Les alliances tactiques, les ambitions, les «trahisons» de la lettre sont avérées mais doivent demeurer étrangères à un jugement sain sur telle ou telle tentative. L'engagement de classe de Ricardo est notoire mais n'altère pas la grandeur de sa théorie et nous proposons de partager jusqu'à l'idéalisme l'enthousiasme de Malthus écrivant à Ricardo qu'ils ont l'un et l'autre œuvré d'abord pour la recherche de la vérité. Les apparences qui plaident contre la synthèse post-classique ne sont alors en rien une raison suffisante pour en blâmer l'essai et le critère à retenir est celui de la rigueur de la reconstruction.

2. COMPLÉMENTARITÉS CRITIQUES?

Le rapprochement entre théoriciens d'inspiration classique et ceux de sensibilité keynésienne n'est ni totalement nouveau, ni fortuit. Keynes lui-même rend un hommage appuyé à Malthus, qui est aussi un classique, et même à Marx pour avoir maintenu vivace une certaine critique de la loi de Say. Les post-keynésiens de la première génération, à l'instar de J. Robinson, sont attirés par ce rapprochement dans une perspective critique à l'égard de la théorie marginaliste: le projet post-classique actuel peut être considéré comme une actualisation de cette tradition cambridgienne. Mais ce constat historique n'a pas plus de valeur que l'opposition proclamée de Keynes aux classiques tant qu'il se situe sur un plan descriptif et n'entre pas dans l'examen des arguments théoriques.

Un premier motif de rapprochement réside dans une suspicion commune à l'encontre de la théorie marginaliste. Feuilletons quelques pages du catalogue des critiques néo-ricardiennes:

- L'incohérence de la théorie du capital en est l'expression la plus notoire. On la trouve illustrée par Sraffa (1960) avec le phénomène de retour de tech-

niques qui élimine « toute conception du capital indépendante du revenu et de la répartition ». Et il ne faut pas oublier une autre lignée, moins connue mais vivante, qui va de Garegnani (1960) à Eatwell (1987) et s'attache plus particulièrement à établir l'incohérence du modèle walrasien de la capitalisation. Eatwell conclut ainsi : « L'analyse de Walras de la formation du capital et du crédit, loin d'être la confirmation triomphale de sa théorie de l'économie pure, est un échec qui remet en cause l'ensemble de son système (...) Les équations (de Walras) sont inconsistantes ». L'intérêt de cette thèse, dont nous n'examinons pas ici les fondements¹, est de désigner sans ambiguïté son objet, qui présente pour nous d'autant plus d'intérêt qu'elle vise à établir l'incohérence de la théorie de l'équilibre général, dont on sait qu'elle ne suppose pas *a priori* l'agrégation des biens capitaux en une grandeur homogène qualifiée de capital et échappe à ce titre à la critique même de Sraffa.

- Pasinetti (1974) s'adresse à cette même théorie en distinguant dans la construction d'Arrow-Debreu la part du mathématicien (le déroulement des séquences logiques d'un système de postulats ne soulève pas d'objection) de la critique économique des axiomes. Il voit dans l'hypothèse mathématiquement naturelle et presque indispensable de continuité un mode subtil d'élimination des « paradoxes » de la théorie du capital puisqu'en un point de changement technique il y a saut dans la valeur du capital investi par tête.
- D'autres critiques se retrouvent fréquemment exprimées de façon plus ou moins explicites sous la plume d'auteurs néo-ricardiens : mentionnons, sans nous y attarder, celles concernant la règle d'épuisement du produit, le concept de taux marginal de substitution, voire l'idée que la nullité du profit pur (« ni bénéfice, ni perte ») en rendements constants implique que la théorie de l'équilibre général n'est compatible, ou du moins comparable, avec la théorie néo-ricardienne qu'à condition de poser la nullité du taux de profit dans cette dernière.
- Les objections les plus communément soulevées à l'encontre de la théorie néo-classique tiennent à la différence de structure entre celle-ci et celle des prix de production, les données et hypothèses propres à chacune de ces constructions étant différentes : ainsi de la nécessité ou non de supposer les rendements d'échelle constants ; de même la théorie marginaliste concevrait la production comme une transformation à sens unique de « facteurs » en biens de consommation plutôt que comme un processus circulaire (*Production*, appendice D).

Parce qu'elles sont plus connues, les critiques d'inspiration keynésienne à l'encontre de la théorie marginaliste ne nécessitent pas d'être rappelées en détail. Retenons celles sur la décision de production qui se conforme au principe de la demande effective et repose essentiellement sur les anticipations de production,

1. Pour une analyse critique, voir Bidard (1991), Chap. XXII.

l'inefficacité des ajustements par les prix (notamment l'impossibilité d'un retour automatique au plein emploi par simple variation du salaire) et évidemment le rejet de la loi de Say.

Les arguments néo-ricardiens et keynésiens sont complémentaires en ce que la validité des uns ne préjuge pas de celle des autres. En termes plus provocants, Keynes et Sraffa visent la même cible en s'ignorant mutuellement. Le concept de capital tel qu'il est critiqué par Sraffa ne semble poser aucun problème à Keynes qui fait référence à l'occasion à la notion «d'efficacité marginale du capital», regroupant en une seule expression deux notions hautement suspectes aux yeux des néo-ricardiens. De son côté, Sraffa délaisse la question, centrale pour Keynes, de la monnaie (sauf au détour d'une incise sur une éventuelle relation entre les taux de profit et d'intérêt) et ses équations de prix reposent sur l'hypothèse implicite de réalisation du produit puisque l'uniformité des taux de profit, calculés comme ratio de la valeur de la production à son coût, n'a de sens que si la production est écoulee sur le marché. Nous ne voulons pas dire que Sraffa est sur les positions de Ricardo et de Say qui dénie l'existence de difficultés sérieuses dans la réalisation du produit, mais que son objet théorique est autre et que, pour l'isoler, il est disposé à éliminer la question des débouchés.

Le seul décalage d'un quart de siècle entre les œuvres maîtresses de nos deux auteurs est un argument d'autant plus insuffisant que nous connaissons les conditions de leur élaboration et savons les liens personnels et les intérêts intellectuels qui unissaient Keynes et Sraffa. Que deux projets critiques dont les visées sont aussi proches aient donné lieu à des développements si étrangers est une énigme. Le pari post-classique est que ces contributions s'enrichiront mutuellement et le programme est de développer leurs interactions dans une perspective à la fois critique à l'égard de la théorie dominante et constructive, en vue de l'élaboration d'une théorie nouvelle et complète. L'autre terme de l'alternative consiste à rendre compte du défaut d'interférence entre Sraffa et Keynes non par le souci de chacun d'eux de présenter en toute pureté son objet propre mais par la dualité inéluctable de discours dont les fins sont essentiellement incompatibles. L'ignorance mutuelle n'est plus alors une curiosité et tient à la nature même des discours, qu'il est vain de tenter de fusionner.

Les listes des thèmes développés dans la *Théorie générale* et la *Production*, qui n'ont guère d'intersection commune, ne permettent pas de trancher à elles seules entre ces deux hypothèses de travail. On trouvera néanmoins argument en faveur de la seconde dans le statut des critiques : pour Sraffa, les conclusions marginalistes sont *logiquement* fausses (ce pourquoi il lui suffit de centrer son discours sur les propriétés d'un état économique et d'en montrer l'incompatibilité avec les thèses marginalistes sur l'équilibre, sans s'interroger sur les conditions d'émergence de celui-ci) alors que pour Keynes elles le sont *pratiquement* : l'équilibre général est concevable mais de réalisation fort improbable, lisons-nous dans le bref chapitre introductif de la *Théorie générale*. Cette divergence d'appréciation manifeste ses effets dans la partie constructive du projet, puisque la nouvelle théorie sera conçue comme *alternative* (exclusive) du marginalisme pour le premier alors que le second

la voit *générale*, c'est-à-dire inclusive. À les supposer toutes deux recevables, les critiques sraffiennes et keynésiennes seront difficiles à fusionner car elles ne se situent pas au même niveau.

3. LE TEMPS DES COOPÉRATIONS CONSTRUCTIVES?

Selon les principes les plus sûrs enseignés depuis Smith et repris par Taylor, la progression du projet post-classique devrait être à la mesure de la division du travail. Prenons deux cambridgiens : l'un keynésien, qui consent à ne pas ignorer Ricardo, et l'autre sraffien, dont les lectures débordent de son seul livre de chevet. Des tâches leur sont respectivement assignées en raison de leur compétence principale, dont la répartition ne pose pas de difficulté majeure :

- La maîtrise d'œuvre des questions monétaires revient au keynésien. Cette théorie est déjà fermement constituée et la question principale restant à résoudre est celle de son raccord avec la théorie des prix de production. Nous disposons de l'indice précieux, mais non contraignant, d'un lieu possible d'articulation qui serait situé dans un rapport à établir entre le taux de profit général et le taux d'intérêt monétaire.
- La réflexion sur les niveaux d'activité relève également au premier chef de la théorie keynésienne, et ne préoccupe guère le sraffien qui considère les quantités produites comme des paramètres donnés dans la détermination des prix et s'inquiète davantage de la répartition et du choix des techniques mises en œuvres.

À s'en tenir à ce schéma, le rôle de l'économiste néo-ricardien est réduit : il lui revient certes de rectifier cette théorie des prix relatifs dont nous déplorons tous la faiblesse chez Keynes, mais c'est là une tâche automatique indissociable de la détermination de la répartition.

L'inégalité des efforts requis s'explique par la place relative de l'un et de l'autre : le néo-ricardien tire bénéfice de son installation au cœur des quelques relations logiques universelles de la science économique, tandis que le keynésien fait de son mieux. Le confort douillet du premier repose toutefois sur le non-dit majeur qu'est l'impossibilité de penser le temps en théorie néo-ricardienne, tâche avec laquelle se collette principalement le keynésien. Sur ce point, le rapprochement ne manquera pas d'être fait entre Sraffa et Walras, quand bien même on trouve chez le premier mention du «cycle annuel de production avec un marché annuel» (*Production*, Chap. 2, Section 9) tandis que le second énonce avec une franchise désarmante : «La production exige un certain délai. Nous résoudrons cette difficulté en faisant ici purement et simplement abstraction de ce délai» (*Éléments d'économie politique pure*, 19^e leçon, section 207) et répète dans la théorie de la capitalisation et du crédit qu'il suppose également la «production instantanée» des capitaux neufs (24^e leçon, section 251). Ce n'est qu'en insistant sur le caractère circulatoire de la production que Sraffa témoigne d'un certain progrès sur Walras dans la prise en compte du temps (en production instantanée, il n'est nul besoin de produits intermédiaires) mais, pour importante que soit cette distinction quant à la conception

de la production, elle ne retient de l'écoulement du temps qu'un aspect mineur. La réduction du prix d'un bien en salaires datés, qui figure par ailleurs (*Production*, chap. 6), ne fait qu'une référence purement formelle au temps, les salaires datés n'étant pas ceux de la chronique historique, mais le résultat d'une expérience de pensée. Et c'est Walras qui, à nouveau, affronte la question du temps sous la forme du tâtonnement : il y répond certes qu'il supposera l'ajustement instantané, mais le problème est signalé alors qu'il est esquivé par Sraffa lorsqu'il imagine une société où sont déjà établis des rapports d'échange assurant l'uniformité des taux de profit. Il est loisible à chacun de «photographier» un tel état, pour reprendre l'expression de Roncaglia (1978), et de l'analyser à fond, mais nul ne saura pourquoi *cet* instantané a valeur universelle. Or les traits ainsi révélés ne sont instructifs que s'ils représentent une situation commune et que leur portée est générale. Est ici rejointe la question de la gravitation des prix autour de, ou vers, les prix naturels. Ces débats longtemps repoussés ont été enfin abordés dans les cercles néo-ricardiens, d'abord sous forme d'un dilemme entre des interprétations de court ou de long terme, sans que les conclusions soient convaincantes ou totalement satisfaisantes : elles s'appuient sur des hypothèses de comportement et de réaction qui conditionnent fortement la trajectoire du système. Le progrès majeur de ces études par rapport à Sraffa consiste à reconnaître le problème et à l'aborder de front et, par rapport à Walras et aux néo-classiques, à privilégier les processus réels, c'est-à-dire de non-tâtonnement et de déséquilibre.

Pour sa part, la théorie keynésienne effectue une distinction nette entre les effets de court terme, où la décision de production importe par la distribution induite des revenus, et ceux de long terme où joue l'accroissement réel de la capacité productive. Keynes lui-même se situe du côté du court terme (du moins selon l'interprétation la plus répandue et, à nos yeux, la seule fidèle). L'étude du long terme est plus spécifiquement rattachée aux post-keynésiens (modèles de Harrod et de Domar; relation de Cambridge entre croissance et répartition) et, bien que cette voie de recherche ait débouché sur des conclusions «à consonance keynésienne», elle n'échappe pas à la critique sur sa conception simpliste du temps car elle élimine l'incertitude intrinsèquement liée au futur. Comme dans toutes les grandes familles, des héritiers d'autres branches protestent de leur légitimité supérieure et Shackle présente ainsi quelque titre à se poser comme plus proche de la véritable pensée du fondateur de la dynastie. Nous aimerions à vrai dire quelque fanal pour guider nos pas dans le brouillard fondamentaliste².

L'un des points faibles de la pensée classique est de n'envisager l'influence du temps que par son passé alors que l'avenir agit tout autant à travers l'incertitude qui le marque et les anticipations par lesquelles nous essayons de l'appréhender. La pensée classique a une base purement objective : le fait a été maintes fois relevé pour la théorie de la valeur qui, dans la formalisation achevée des prix de production, repose sur la connaissance des coefficients techniques et dont la «version

2. Il s'agit de l'avis personnel d'un économiste légèrement myope, qui n'entend pas décourager les amateurs à la vue plus perçante.

simple» (?) de la valeur-travail donne une vision proprement substantialiste. C'est dans cette optique qu'il faut également se placer pour comprendre la notion d'étalon invariant des valeurs qui paraît aujourd'hui si étrange. Plus proche de nos préoccupations directes est la loi des débouchés dont le rôle effectif dans la théorie ricardienne a pu être questionné : si l'on écarte l'aspect apologétique de cette loi qui n'est pas essentiel pour Ricardo (en témoigne le chapitre «Des machines» dans les *Principes*), l'avantage premier de son acceptation est de réduire l'incertitude du futur en donnant l'assurance de l'écoulement des marchandises dont la production est décidée aujourd'hui. Il est significatif que Malthus soit à la fois plus éloigné de la conception objective de la valeur *et* plus proche du rejet de cette loi ou, pour le dire autrement, que les difficultés rencontrées par Malthus pour argumenter clairement sa position sur la loi des débouchés soient à mettre en parallèle avec celles qu'il rencontre pour exprimer une loi de la valeur. L'avènement du marginalisme, quoiqu'il feigne d'en ignorer la spécificité, a facilité sur ce point la tâche de Keynes en ouvrant la voie à la prise en compte d'éléments subjectifs.

Commencent alors à poindre les difficultés réelles de la réalisation du programme post-classique que la distribution imaginaire des rôles impartis à chacun en début de cette section tendait à gommer. Le cœur même de la difficulté tient à la prise en compte du temps à venir, de l'incertitude et de leur appréhension dans la décision économique. Par exception à la règle, la comparaison sur une même échelle des théories en jeu semble ici légitime et nous accorderons, par conviction ou convention, la première place à la théorie keynésienne. La seconde revient alors sans aucun doute à la théorie marginaliste dans ses versions modernes : la théorie de l'équilibre général à la Arrow-Debreu fait place à la production de marchandises par des marchandises et au cycle «annuel» de production (ce dont ni les néo-ricardiens ni la plupart des ouvrages courants de théorie néo-classique n'ont pleinement conscience, du moins n'exploitent pas pleinement) et, ne serait-ce que pour répondre aux objections keynésiennes, les néo-classiques ont dû affiner leurs thèses et se sont efforcés d'intégrer de nouvelles dimensions. Quel que soit le scepticisme sur la pertinence d'une prise en compte de l'incertitude sous forme de la notion de bien contingent, sur la théorie des anticipations rationnelles ou sur le monétarisme, les tentatives sont indéniables. On serait en peine d'en citer d'équivalent à partir de la théorie classique qui demeure fort attardée en ce domaine. Dans l'hypothèse la plus favorable, la raison en tient au renouveau tardif de cette théorie qui, de façon paradoxale, n'a que trente ans d'âge et n'a pas eu l'occasion de se frotter aux problèmes modernes, comme la théorie néo-classique a été historiquement contrainte de le faire dans son défi-compétition-collaboration avec la théorie keynésienne ; la perspective d'une synthèse post-classique demande alors aux néo-ricardiens de produire semblable effort. Une hypothèse plus pessimiste est que c'est la structure même de la théorie classique, vieille de deux siècles, qui exclut ces questions ou du moins toute réponse pertinente : l'impensable synthèse ne sera au mieux qu'un démantèlement.

4. SURDÉTERMINATIONS

La difficulté d'une élaboration théorique est celle d'affronter le vide : comment jeter un pont entre ces piliers fort éloignés que sont les travaux de Keynes et de Sraffa ? Le vertige retient d'effectuer le moindre pas et nous ne blâmons pas ceux qui lancent quelques cordes pour permettre de s'assurer sur quelque distance, du moins si la liane n'est pas présentée pour la travée même. Le risque inverse existe tout autant, qui naît non du vide mais du trop-plein qui en constitue l'image spéculaire. C'est ce que vise à illustrer cette section, plus analytique, en raisonnant sur l'exemple de la détermination des niveaux d'activité qui est destinée à former l'un des éléments intégrateurs de la synthèse post-classique.

Les termes en sont énoncés avec clarté dans l'avant-propos de Sraffa : la théorie des prix qui va être construite n'a rien à voir avec l'échelle de production, ni avec la constance des rendements ni avec les concepts marginalistes (taux marginal de substitution, productivité marginale,...) : «Aucun changement dans la production n'est pris en considération et (...) aucun changement dans les proportions suivant lesquelles les différents moyens de production sont utilisés par une branche n'est examiné. Il s'ensuit que la question de la variation ou de la constance des rendements n'est pas soulevée». Si la présupposition de rendements constants facilite la lecture pour qui est accoutumé à penser en termes d'équilibres de l'offre et de la demande, il n'y a pas d'inconvénient à l'adopter «comme hypothèse provisoire de travail». Pourtant l'argumentation n'implique en réalité aucune limite de ce genre. La thèse aussi fermement défendue par Sraffa repose sur l'idée d'une complète séparation des systèmes de prix et de quantités, ou encore de prix et de niveaux d'activité. D'ailleurs seule la théorie des prix est approfondie et Sraffa ne mentionne les niveaux qu'à l'occasion de la construction de l'étalon : encore y sont-ils fictifs³. Tous les niveaux d'activité sont compatibles avec l'uniformité des taux de profit.

Cet «avertissement explicite» a suscité nombre de commentaires parce qu'il implique une rupture explicite avec les voies du calcul marginal. Pour le projet de synthèse post-classique, il ouvre la possibilité d'une alliance entre les théories néo-ricardienne et keynésienne, la première amenant dans la corbeille sa conception des prix qui pourra s'adapter à la demande effective qui caractérise l'apport spécifiquement keynésien. Comme les pièces d'un puzzle, ces théories s'ajustent merveilleusement l'une à l'autre car le vide de l'une (les niveaux d'activité) est exactement comblé par le plein de l'autre et vice-versa, la théorie des prix de production venant se substituer aux malencontreuses références à l'équilibre marginaliste qui figurent çà et là chez Keynes.

Nous nous rangeons du côté de ceux qui pensent que cet «avertissement explicite» (*Production*, avant-propos) doit à son tour être explicitement rejeté, mais la raison que nous avançons tient, à la différence des arguments échangés par

3. En suivant Sraffa lui-même, nous écartons de cet examen la troisième partie de la *Production* et n'entrons pas dans une discussion de la section 50 ou du chapitre 11 qui n'intéresserait que des spécialistes sans modifier l'argumentation.

ailleurs, à la cohérence même de la théorie classique. Lorsque Sraffa porte, pour une même marchandise produite et reproduite dans le système économique, le même prix p_j , du côté gauche des équations (la marchandise j est un intrant à la date t et le coût associé est $a_{ij}p_j$) et du côté droit (pour la marchandise j produite à la date $t+1$) et que, selon une interprétation constante fournie par la théorie classique, le prix est l'expression de la difficulté de production, ne peut-on rien dire de l'état ainsi photographié et des quantités en jeu? Le respect de la logique classique exige de souligner que l'écriture même des équations de prix implique que la difficulté de production est identique en t et en $t+1$ pour tous les biens, ce qui signifie que nous avons nécessairement affaire à une situation de reproduction régulière: soit reproduction simple (à l'identique) en l'absence d'épargne, soit reproduction élargie proportionnelle si l'épargne est positive. Il est clair que la reproduction élargie régulière exige la constance des rendements d'échelle. Le cadre de la reproduction simple est *a priori* moins pertinent pour l'étude d'une économie capitaliste et sa principale justification est à rattacher à l'existence d'une ressource intrinsèquement limitée, ordinairement identifiée à la terre, qui pose une contrainte absolue à l'expansion du système si la production agricole est indispensable et s'il n'y a ni progrès technique ni commerce extérieur. Le premier chapitre de la *Production* fait explicitement référence à ce régime (même si la terre n'est pas prise en compte) abandonné par la suite: telle propriété s'applique aussi bien à «un système qui n'est pas en reproduction simple qu'à un autre qui l'est», lit-on à la section 26. Retenir la reproduction à l'identique constitue le cadre le plus favorable à l'idée que la construction théorique ne demande pas d'hypothèse sur les rendements. Pourtant, même alors, rien n'empêche un fermier individuel de comparer son coût et sa recette marginale, et d'étendre ou de restreindre légèrement sa production de blé pour accroître en conséquence son profit, même si la décision éventuelle de contraction interdira la reproduction à l'identique de l'économie dans son ensemble: par définition, l'intérêt privé du capitaliste est à la base de ses choix et nulle «ardente obligation» de reproduction globale ne s'impose à lui.

Croire que les rendements et les «marges» ne comptent pas, plus généralement que des quantités et niveaux d'activité quelconques sont compatibles avec des prix de production, est une illusion répandue par Sraffa qui repose sur une lecture formaliste des équations et est incompatible avec la conception classique des prix. Si, comme nous le soutenons, la permanence des prix demande un régime stationnaire ou quasi-stationnaire (de croissance régulière), les niveaux d'activité sont parfaitement déterminés au lieu d'être quelconques. Il n'y a plus alors de place pour une intrusion des esprits animaux ou pour une détermination supplémentaire par les anticipations ou la demande effective.

Que dit de son côté la théorie de l'équilibre général d'un régime régulier? Qu'il exige des rendements constants, bien entendu; et surtout que les prix relatifs d'équilibre intertemporel sont invariants: ce résultat, que nous qualifions de «théorème ricardien fondamental», a été établi en toute généralité par Malinvaud (1953). Il suffit pour en saisir l'idée de remarquer que le prix relatif de deux biens aux dates t et $t+1$, égal au rapport de leurs productivités marginales dans leurs emplois

productifs respectifs, est inchangé dès lors que toutes les grandeurs croissent au même taux g . Dans cette perspective, les prix de production apparaissent comme cas spécifique de prix d'équilibre général et ne peuvent révéler aucune contradiction de cette théorie : ils soulignent en revanche l'incompatibilité entre la théorie marginaliste désagrégée à la Walras et le modèle autrichien à la Böhm-Bawerk, ou agrégé à la Clark.

L'émergence de prix de production comme prix d'équilibre général, lorsque l'accumulation est régulière, ne signifie pas que les théories classique et néo-classique soient identifiées ni que la loi des débouchés soit partie intégrante du discours classique : lorsque Marx, dans le second livre du *Capital*, étudie la possibilité de reproduction simple ou élargie du mode de production capitaliste, sa réponse positive ne signifie évidemment pas qu'il pense le régime régulier comme représentatif du mode concret de fonctionnement d'une économie capitaliste. Il reste que les objets, ou les ambitions déclarées, des théories que nous comparons apparaissent bien distincts et hiérarchisés : alors que le discours keynésien se veut général en ce qu'il autorise les déséquilibres de marché, la théorie néo-classique ne décrit que des situations de plein emploi des ressources. La construction de Sraffa, qu'il croit détachée de toute considération sur les quantités et rendements, ne nous est intelligible que comme description d'un régime semi-stationnaire. Une visualisation des domaines de validité des trois théories conduirait à les représenter en extension par des domaines inclus l'un dans l'autre et l'idée d'une synthèse ou d'une complémentarité entre les enseignements de la théorie la plus générale et de la plus particulière en opposition à la référence médiane paraît étrange. Le fruit d'une union entre quantités effectives et prix de production risque de n'être qu'une coquequigrue.

CONCLUSION

Nous avons défendu l'idée, en sacrifiant la nuance à la clarté, d'une incompatibilité radicale des domaines d'étude de Keynes et de Sraffa — ce qui explique que leurs liens personnels n'aient pas exercé d'influence sur leurs œuvres respectives. Il est temps sans doute de revenir sur l'un des postulats de départ, celui de l'identification de la théorie classique à la lecture qu'en livre Sraffa dans la *Production*. Que cette opération soit réductrice n'est pas niable ; encore faut-il souligner que :

- le projet «post-classique» est né dans des cercles très influencés par la pensée sraffienne qui tiennent — à juste titre — la *Production* pour une interprétation partielle et une avancée contemporaine de la théorie classique.
- au mieux de notre compréhension, le travail analytique que propose le projet post-classique vise à une intégration d'une théorie des quantités et des prix qui contourne le discours néo-classique et que, à défaut de valeur-travail, ce sont bien des prix de production qui sont pressentis comme théorie des prix. Nos réflexions en ce domaine se veulent d'une portée plus générale que celle de l'étude critique de thèses étudiées en référence principale à

l'ouvrage de Sraffa qui en propose l'expression la plus précise et la plus développée.

Reste l'issue envisageable d'un retour à la théorie classique «d'avant Sraffa». Le projet est plus ouvert, mais indéniablement plus vague sur les points d'ancrage avec la théorie keynésienne. À ceux qui s'y engagent, bon vent!

BIBLIOGRAPHIE

- BIDARD, Ch. (1991), *Prix, reproduction, rareté*, Paris.
- EATWELL, J. (1987), «Walras' Theory of Capital», in *The New Palgrave. A Dictionary of Economics*, J. EATWELL, M. MILGATE et P. NEWMAN (dir.), vol. 4, Macmillan, Londres: 445-452.
- GAREGNANI, P. (1960), *Il capitale nelle teorie della distribuzione*, Giuffrè, Milan.
Trad. fr.: *Le capital dans les théories de la répartition*, Presses Universitaires de Grenoble, Paris, 1980.
- KEYNES, J.M. (1936), *The General Theory of Employment, Interest and Money*, Macmillan, Londres. Trad. fr.: *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot, Paris, 1969.
- MALINVAUD, E. (1953), «Capital Accumulation and the Efficient Allocation of Resources», *Econometrica*, vol. 21, avril: 233-68.
- MARX, K., *Le Capital. Critique de l'économie politique*; livre I: le développement de la production capitaliste (1867); livre II: le procès de circulation du capital (1885); livre III: le procès d'ensemble de la production capitaliste (1894). Trad. fr.: Éditions Sociales, Paris, 1950-1960.
- PASINETTI, L.L. (1974), «A Reply to Dr. Nuti on the Rate of Return», *Kyklos*, vol. 27, 370—3. Trad. fr.: «Réplique au Docteur Nuti à propos du taux de rendement», *Cahiers d'économie politique*, vol. 3, 1976, 215-217.
- RICARDO, D. (1817), *On the Principles of Political Economy and Taxation*, in *The Works and Correspondence of David Ricardo*, P. SRAFFA (dir.) Cambridge University Press, Cambridge, 1951 à 1973.
- RONCAGLIA, A. (1978), *Sraffa and the Theory of Prices*, Wiley Chichester, Londres. Trad. de: *Sraffa e la teoria dei prezzi*, Laterza, Rome, 1975.
- SRAFFA, P. (1960), *Production of Commodities by Means of Commodities. Prelude to a Critique of Economic Theory*, Cambridge University Press, Cambridge. Trad. fr.: *Production de marchandises par des marchandises. Prélude à une critique de la théorie économique*, Dunod, Paris, 1970.
- WALRAS, L. (1874), *Éléments d'économie politique pure ou théorie de la richesse sociale*, Guillaumin, Paris. Réédité in: *Auguste et Léon Walras, Oeuvres économiques complètes*, vol. 8, Economica, Paris, 1988.